



## LES DESTINEES DU LATIN A L'EST

par Alf Lombard

---

On distingue facilement, dans l'ensemble de l'Empire romain, quatre régions principales où le latin s'est maintenu: l'Italie, la Gaule, l'Ibérie et la région Balkanique. Mais alors que les trois premières sont indubitablement demeurées latinophones depuis l'antiquité, et sans interruption, l'hégémonie de Rome et de sa langue à l'Est a connu des hauts et des bas. A peine 165 ans après la conquête de la Dacie par Trajan, en 106 apr. J.-C., Rome a dû abandonner cette province aux barbares. D'autre part, vingt millions de Roumains occupant une région compacte qui correspond à une espèce de Dacie élargie, plus un grand nombre d'«îlots» disséminés au-delà du Danube, en territoire yougoslave, albanais, grec et bulgare, perpétuent aujourd'hui le souvenir de cette hégémonie antique. Cette vaste région continue, la Roumanie actuelle, constitue d'ailleurs elle-même une «île» linguistique, séparée de la Romania de l'Ouest par un «détroit» de 600 kilomètres de large.

La région qui aujourd'hui est de langue romane, c'est-à-dire latine, c'est donc précisément, dans la partie est-européenne de l'ancien Empire romain, celle que cet Empire a possédée pendant un laps de temps particulièrement bref. Que faut-il en croire?

En partant de l'époque actuelle et en remontant le cours des siècles, on peut suivre les destinées de la langue roumaine jusqu'à l'année 1521, date du premier texte conservé. Le chercheur qui se contente de documents écrits en une autre langue, mais prouvant la présence d'une population médiévale roumaine au nord du Bas-Danube, arrive, péniblement, à remonter encore quelques siècles. Au-delà, ce ne sont plus que ténèbres.

Le latin cessa vers 270 apr. J.-C. d'être la langue officielle de la Dacie. Mille ans plus tard, ces mêmes régions abritent sans conteste une population latinophone, dont les descendants continuent à occuper ce même pays. Que s'est-il produit dans cet

intervalle millénaire?

Nous savons que cette période a vu se succéder les invasions les plus diverses: les Goths, les Huns, les Gépides, les Lombards, les Bulgares, les Slaves, les Magyars, les Petchénègues et les Cumans se sont disputé ce riche pays. Le latin de Dacie a-t-il pu survivre à ces troubles plusieurs fois séculaires? Ou le pays a-t-il été déromanisé, puis romanisé de nouveau à la suite d'une autre colonisation? Ce problème a occupé des savants tels que Rösler et Tiktin, qui se sont fortement opposés à la supposition d'une «continuité» roumaine au nord du Danube, et Iorga, partisan au contraire de cette théorie. D'autres, comme Densusianu, Pușcariu, Rosetti, Sandfeld, Seton-Watson, Wartburg, Jaberg, ont préféré situer le foyer primitif des Roumains au nord et au sud du Danube.

On a voulu tirer argument des récits des anciens chroniqueurs, des inscriptions antiques, des fouilles archéologiques. Aucune de ces sources n'a pourtant, en cette matière, rendu les mêmes services que la science linguistique. En effet, le problème de la continuité se rattache à plusieurs importantes questions de langues, notamment aux suivantes:

(1) Le rapport historique entre le dacoroumain, ou roumain de Roumanie, et les dialectes roumains disséminés au sud du Danube. Ces parlers transdanubiens indiquent-ils que l'aire principale du latin d'Orient se trouvait au haut moyen âge, donc à une époque antérieure à la différenciation dialectale, dans une partie plus méridionale de la péninsule qu'aux temps modernes?

(2) La question qui consiste à savoir si le roumain possède ou non des éléments empruntés anciennement au germanique. Des emprunts de ce genre, s'ils existent, peuvent faire penser que le latin d'Orient, à l'époque des invasions germaniques, avait son foyer au nord du Danube, puisque c'est surtout là que les peuplades en question se sont installées. Mais s'il n'existe pas de tels emprunts, on peut supposer, disent certains, que le latin de l'Est s'est développé ailleurs; sinon le roumain n'aurait pas plus que le français - toujours selon ce même raisonnement - échappé à une telle infiltration.

(3) Le problème que pose la présence, indéniable, de certains mots tant en roumain qu'en albanais. On peut en citer en-

viron 80 (d'après Rosetti), par ex. roum. *bucura* «réjouir» et alb. *bukuronj* «embellir». S'agit-il là d'emprunts faits par le roumain à l'albanais, ou inversement? En ce cas, ces deux langues ont dû être voisines anciennement, circonstance plutôt gênante pour la théorie de la continuité. Ou les deux langues ont-elles, indépendamment l'une de l'autre, emprunté ces mots à une ancienne langue commune de substrat, vraisemblablement alors au thrace, dont le dace était un dialecte? En pareil cas, l'existence d'un vocabulaire commun albanoroumain n'empêche nullement la supposition d'une continuité nord-danubienne.

(4) La difficulté que soulève la présence, non moins incontestable, des nombreuses concordances grammaticales et phraséologiques entre quatre langues géographiquement proches, mais n'offrant qu'une affinité généalogique assez lointaine, à savoir le roumain, le bulgare, l'albanais et le néogrec. Rappelons les «balkanismes» grammaticaux les plus marqués: le remplacement fréquent de l'infinitif par une subordonnée introduite par la conjonction «que», l'emploi d'un futur formé au moyen d'un auxiliaire à sens primitif «vouloir», la postposition enclitique de l'article défini (celle-ci manque en néogrec).

A ces quatre champs d'études linguistiques fondamentaux, utilisables pour l'étude de la continuité, on peut en ajouter deux autres: la toponomastique, et la dialectologie dacoroumaine. Ces deux disciplines ont fourni certains arguments en faveur d'une continuité nord-danubienne: une importante série de noms de lieu a permis de prouver l'existence d'anciens habitats romans dans la Roumanie et la Hongrie actuelles (N. Dragan); et certains termes d'ancienne souche conservés précisément dans les parlers de l'Olténie, de la Transylvanie occidentale et du Banat, c'est-à-dire dans la région de forte colonisation latine, ont fait supposer en ces lieux une tradition linguistique ininterrompue de l'antiquité à nos jours (S. Pușcariu).

La conclusion que permettent actuellement ces divers facteurs linguistiques, et qui - nous l'avons déjà dit - a réuni la plupart des suffrages, est celle-ci: le latin oriental a dû, dans la basse antiquité et au haut moyen âge, se développer tant au nord qu'au sud du Danube. Les concordances entre l'antiquité et les temps mo-

dernes sont trop marquées pour nous permettre de rejeter la théorie d'un maintien du latin dans le Nord. D'autre part, les ressemblances du roumain avec les autres langues balkaniques, surtout l'albanais, semblent militer en faveur de l'hypothèse selon laquelle le latin d'Orient a dû se développer au sud du grand fleuve. Le fait qu'on n'ait pas encore découvert en roumain, malgré de très sérieux efforts, de traces incontestables des anciens parlars germaniques, est considéré comme un facteur particulièrement gênant pour la théorie d'une continuité. A cela nous tenons à objecter que le basque, dont le domaine fut envahi par les Wisigoths à partir du V<sup>e</sup> siècle, mais où l'on n'a pas réussi à démontrer de façon sûre l'existence d'anciens emprunts germaniques, indique, nous semble-t-il, qu'une langue germanique a pu pénétrer dans un pays montagneux sans laisser dans la langue de ce pays de traces durables, encore perceptibles.

S'il est donc vrai que le latin s'est maintenu en Dacie, sans interruption, depuis le II<sup>e</sup> siècle de notre ère, et cela malgré mille ans d'invasions étrangères de toutes sortes, malgré la complète décomposition sociale qui en a résulté, malgré un isolement total à partir du VI<sup>e</sup> siècle; si l'on ajoute à cela que cette latinité a survécu non pas sous forme d'une épave rejetée sur le rivage par les flots, d'un reste, d'un débris, mais sous forme d'une langue possédant toute la vitalité et toute la force évolutive des grandes langues nationales modernes, et servant actuellement de véhicule de pensée à vingt millions d'hommes; si l'on tient compte de ces divers facteurs, disons-nous, on conçoit combien Ferdinand Lot avait raison en parlant du «miracle roumain».

Aucune des grandes nations de l'Europe actuelle n'a offert, dans son histoire et sa préhistoire, des problèmes aussi embarrassants que la nation roumaine. Pour les éclairer, la linguistique s'est avérée d'une valeur inestimable.

Malgré l'intérêt de premier ordre que présente la question de la continuité, il faut avouer que les romanisants, aujourd'hui, ne lui consacrent plus autant d'attention qu'encore au temps de la 2<sup>e</sup> guerre mondiale; peut-être que ce qui reste à élucider leur apparaît comme un champ d'études plutôt ingrat. Néanmoins, la roumanologie n'a jamais prodigué d'efforts plus puissants

que maintenant. Son intérêt s'est à bien des égards déplacé vers les périodes plus récentes de l'histoire.

Parmi les questions de linguistique roumaine qui actuellement sont à l'ordre du jour, il faut signaler celles que pose l'évolution moderne du vocabulaire. Le roumain est à l'égard des mots étrangers une langue «hospitalière», un peu comme l'anglais. Les mots qu'il a empruntés à ses voisins de l'Europe orientale - mots slaves, hongrois, grecs et turcs, donc appartenant à des langues dont la parenté avec le roumain est éloignée ou nulle - devinrent à la longue si nombreux et si fréquents que son vocabulaire autochtone n'apparaissait que peu; on finit par croire que le roumain était une langue slave. Ce ne fut qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle que certains Roumains instruits, connaissant le latin, le français et l'histoire, redécouvrirent, après des siècles, l'état véritable des choses. Cette nouvelle importante ne tarda pas à se répandre. Nos vrais parents, commença-t-on à dire, ce ne sont pas, comme nous l'avons cru, les Slaves, qui nous entourent de trois côtés, dont l'ancienne langue nous sert à célébrer nos messes, et que nous comprenons avec une certaine facilité; ni les Hongrois, nos voisins à l'Ouest, qui ont envoyé tant de commerçants capables dans nos villes; ni les Grecs, nos coreligionnaires, dont la civilisation nous a tant donné. Nos vrais parents, ce sont les Français et les Italiens; ils habitent loin de nous, certes, mais ils sont comme nous de langue latine, ce sont des Latins comme nous. Les innombrables mots slaves et hongrois que nous employons journellement, ce n'est que de la marchandise d'importation. Si nous vivons séparés des nôtres, c'est la faute des Slaves. Nous sommes des Occidentaux. De quel droit les Slaves, les Turcs et les Phanariotes se disent-ils nos maîtres? Nous ne leur sommes pas inférieurs. Nous sommes les descendants de Trajan et de ses hommes.

La révélation de ces origines latines, révélation qui corrigeait une erreur plusieurs fois séculaire, qui donnait accès à un sentiment national nouveau, et qui prépara efficacement la création de l'état roumain, ne tarda pas à avoir d'importantes conséquences linguistiques. Le roumain eut une occasion toute naturelle de montrer à nouveau son caractère «hospitalier». On recommença à introduire en grand nombre des mots

d'emprunt, mais des mots empruntés, cette fois, au français surtout, ainsi qu'au latin classique et à l'italien. Ce puissant enrichissement de la langue, commencé il y a deux cents ans, continue encore.

On peut donc distinguer, dans le vocabulaire roumain, trois groupes principaux, séparés entre eux par l'origine:

(1) mots de l'ancienne souche latine;

(2) mots empruntés aux langues limitrophes (notamment aux langues slaves, au hongrois, au grec, au turc); ces emprunts ont été fait au moyen âge surtout, et jusqu'à nos jours;

(3) mots empruntés aux langues occidentales (français, italien, latin), du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours.

Le groupe 2 provient surtout d'un contact géographique. Le groupe 3 provient d'un contact spirituel (culturel).

Le groupe 3 est le plus récent, mais il représente de nos jours l'effectif le plus considérable: on a calculé que les trois groupes représentent respectivement 20, 24 et 45% du vocabulaire roumain actuel (y compris les dérivés). Si l'on songe que la grande majorité des mots du groupe 3 sont d'origine latine, on constate, en additionnant le pourcentage des groupes 1 et 3 (20 + 45%), que près des deux tiers des mots du roumain d'aujourd'hui sont en dernière analyse d'origine latine. Une «relatinisation» du roumain dure depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle s'est même accentuée au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup>. Le roumain est devenu bien plus facile à comprendre et à apprendre pour un Européen de l'Ouest.

D'autres langues offrent assurément des cas en quelque sorte comparables. Toutes les langues modernes de civilisation possèdent des mots pris au français. Et il existe dans le monde, en ce qui concerne le vocabulaire, bien d'autres exemples d'«emprunts à distance». Mais les néologismes occidentaux du roumain offrent un cas unique par l'union de plusieurs facteurs: la distance géographique, l'absence d'une langue intermédiaire de transmission, le nombre immense des mots empruntés, le terrain fertile que l'affinité linguistique a fourni à leur implantation. Le latin de l'Est nous offre l'exemple très particulier d'une grande langue séparée géographiquement de ses soeurs depuis quatorze siècles, mais ayant compensé cet irrémédiable isolement par une puissante poussée spirituelle.

Une autre particularité est celle-ci. Quand le roumain importe un mot étranger, il conserve très souvent le mot antérieur qui sert à exprimer la même idée. D'où, dans la langue actuelle, de très nombreux groupes de synonymes tels que  *timp* (tempus) et  *vreme* (slave) pour l'idée de «temps»,  *greu* (grevum, pour gravem) et  *dificil* (français) pour «difficile», ou  *repede* (rapidum),  *iute* (slave) et  *rapid* (français) pour «rapide». Le nombre des mots employés par les Roumains ne cesse de s'accroître. Leur langue est devenue une langue plus que riche. L'importation presque illimitée de mots nouveaux, le cadre étonnamment extensible du vocabulaire, la manière dont les mots vivent entre eux à l'intérieur de ce cadre, la concurrence entre mots appartenant à des couches différentes, la différenciation sémantique ou géographique des synonymes, tous ces problèmes lexicologiques constituent un ensemble dont aucune langue ne permet mieux l'étude.

Cette langue mérite éminemment d'être rendue aussi accessible à la romanistique internationale que ses grandes langues soeurs, le français, l'italien, l'espagnol. L'Institut d'études romanes de Lund prépare à cet effet deux instruments de travail destinés aux romanisants non roumains: une introduction générale à l'étude du roumain, et un dictionnaire roumain-français indiquant la flexion complète de chaque mot qui en possède une et la prononciation de chaque mot et forme de mot.

Nous avons tenu à mettre en lumière ici trois caractères propres au roumain et d'une importance méthodique toute particulière: (1) la continuité, (2) la relatinisation, (3) la composition très spéciale du vocabulaire et la «vie des mots» qui en résulte. Ces trois caractères suffisent pour montrer que M.V. Kiparsky ne peut pas avoir commis une exagération bien considérable lorsqu'il a appelé le roumain la langue «qui au point de vue linguistique est la plus intéressante de l'Europe». Quoi qu'il en soit, pour nous autres romanisants, qui avons entrepris d'examiner ce qu'est devenu le latin depuis deux mille ans, l'unique représentant actuel du latin de l'Est constitué un champ d'études tout aussi important que ses grandes langues soeurs de l'Ouest.

Redacția mulțumeste prof. Lombard, care, cu prilejul vizitei făcute în noiembrie 1977 la sediul Fundației Europene Drăgan, ne-a autorizat să publicăm această sinteză a lucrării sale „*Latinet öden i öster.*”, Lund, 1967.

# Actele primului simpozion de tracologie



## UNITATEA LINGVISTICA TRACA

de J.C. Dragan

Sunteți chemați să vă expuneți părerile și să ne împărtășiți rezultatele cercetărilor făcute cu privire la un ansamblu de probleme extrem de delicate ale științei limbajului. Se știe că specialiștii rămân dese ori derutați în fața complexității faptelor de limbă care se produc sub ochii lor și probitatea profesională îi obligă să admită că însăși limba lor maternă prezintă zone neexplorate și obscure sau de-a dreptul misterioase. Cu atât mai mult trebuie să recunoaștem cât e de greu să studiezi trecutul limbilor și originile lor, care deseori se situează cu multe mii de ani în urmă.

Textele nu ajung pentru descrierea unei limbi; trebuie să cunoaștem și aspectul ei oral, ba mai mult ar fi necesar s-o vorbim în mod curent.

Iar dacă, în principiu, textele sunt o sursă insuficientă, ce să mai zicem despre opera lingviștilor care studiază limbi vechi, fără să aibă la dispoziție texte, sau chiar dacă le au, ele n-au fost încă descifrate? Să-i admirăm pentru curajul lor sau să-i acuzăm de prea mare îndrăzneală, în numele unui pozitivism excesiv, care taie aripile imaginației științifice creatoare?

Lingviștii tracologi lucrează doar pe câteva zeci de glose, câteva sute de nume proprii și câteva inscripții. E oare cazul să-i lăudăm sau să-i blamăm că perseverează în cercetările lor, considerate de mulți din confrăți sortite eșecului?

Faptul că ne-am adunat aici răspunde clar acestei probleme de principiu. Dar trebuie să-i convingem și pe pesimiști și pe toți cei ce se declară sceptici sau ostili când e vorba de studiul limbii trace, ilire, etrusce, etc. Să

nu ne facem însă prea multe iluzii; poate vor deveni mai indulgenți și binevoitori numai dacă le-ați oferi cel puțin opera completă a lui Shakespeare tradusă în limba tracă sau o gramatică a limbii etrusce conținând regulile de transformare capabile să genereze toate frazele corecte și numai acestea! Dar - scuzați-mă dacă mă înșel - sunteți încă foarte departe de a putea satisface astfel de exigențe.

În privința insuficienței documentelor lingvistice trace, dați-mi voie să-mi spun și eu părerea - care de altfel nu e numai a mea - : *eu refuz să văd în limba tracă o limbă moartă*, care ne-ar fi lăsat doar câteva mărturii și acestea cu o interpretare îndoielnică, pe baza cărora ar fi imposibil să reconstruim ansamblul. Prefer *să o consider o limbă vie, care trăiește încă în idiomurile care reprezintă*, într-o formă sau în alta, *continuarea ei*, și care au păstrat, măcar în parte, sufletul și corpul ei. E vorba de un ansamblu de limbi vorbite pe un vast teritoriu european și al Asiei Mici pe care eu îl numesc *spațiu tracic*. Harta anexată la cartea mea "We, the Thracians" - pe care mi-am permis s-o supun atenției dumneavoastră cu ocazia celui de al doilea Congres Internațional de Tracologie de la București, vă poate da o idee de dimensiunile acestui spațiu, așa cum îl văd eu.

Propun astfel ipoteza unui grup de limbi sau de dialecte destul de apropiate, pe care le voi desemna de acum înainte prin expresia *grupul lingvistic trac*, în care intrau limba vechilor locuitori ai Odrisiei (Bulgaria de azi), adică Tracii, în sensul cel mai strict al cuvântului, limba Geto-Dacilor, cea a Troienilor, a Frigienilor, a Misienilor și a altor populații din Asia Mică. Aș îndrăzni chiar să includ aici și ilira și sunt de acord cu concluziile domnului Mayani asupra înrudirii foarte strânse dintre etruscă și albaneză, care duce la includerea limbii etrusce în grupul trac.

Adaug în treacăt că Buonamici, unul dintre promotorii etruscologiei moderne, susținea încă din 1921 - în "Studi Etruschi", că etrusca aparține unei ramuri lingvistice îndepărtate pe care el o numea traco-frigo-ilirică, un idiom desigur arian. Dacă există un istoric foarte contestat, desigur că acela este Herodot. Se cade să-l reabilităm, fiindcă el acorda o mare importanță Tracilor, poporul cel mai numeros din lume după Indieni (și, deci, poporul cel mai numeros din Europa).

Am spus că "grupul lingvistic trac" era alcătuit din limbi sau din dialecte; diferența dintre "limbă" și "dialect" este foarte aproximativă chiar în istoria modernă, și dacă am înțeles bine ce gândesc specialiștii, distincția nu este în esență de ordin lingvistic, ci mai degrabă social-politic. O polemică asupra problemei "limbi sau dialecte?" mi se pare oarecum deplasată când e vorba de geografia lingvistică a protoistoriei și a zorilor istoriei.

Când mă gândesc la o anumită unitate sau omogenitate lingvistică tracă aflată la baza diversității lingvistice ce caracterizează azi vechiul spațiu tracic, îmi dau bine seama că acest fond lingvistic a fost în mod simțitor alterat în urma contactelor cu alte limbi, și în urma tendinței inevitabile care o au toate limbile de a se schimba. De altfel, pe drept cuvânt, se pot presupune dezvoltări lingvistice divergente în interiorul unui grup, care au accentuat contrastele dintre membrii săi. Omogenitatea

era probabil mai marcată în peninsula Haemus, la nord și la sud de Dunăre, adică zona de iradiere a Tracilor, leagănul civilizației lor. Într-adevăr, comparația dintre limbile vorbite în această regiune a dus la descoperirea unor trăsături comune destul de importante, și se pare că aceste limbi constituiau încă din antichitate o adevărată "uniune lingvistică balcanică".

Baza lingvistică comună a popoarelor care au trăit în spațiul tragic înaintea erei noastre, este, fără îndoială o ipoteză de lucru; ea presupune posibilitatea de a descoperi sub formele actuale divergente formele originale relativ unitare. Potrivit acestei ipoteze, limba tracă trăiește și acum, cu toate distorsiunile suferite de-a lungul mileniilor. Sunt convins că o mulțime de fapte fonetice, lexicale și gramaticale trace au supraviețuit în limbile moderne, fără să figureze însă printre vestigiile pe care antichitatea ni le-a transmis sub numele de documente în limba tracă. Acestor *thra-kische Sprachreste* se mai adaugă o serie de materiale lingvistice vii, numite neolatine, grecești, moderne, slave etc., dar care sunt deosebit de interesante (fie că au o origine comună euro-indiană, fie pentru că latina, greaca veche sau slava comună le-au împrumutat din limba tracă).

Toți sunt de acord în a considera traca drept o limbă din familia euro-indiană, dar divergențele se produc îndată ce se pune problema de a stabili ramura din care făcea parte această limbă; se pare că însăși noțiunea de înrudire lingvistică este marcată de o oarecare ambiguitate.

Limba tracă vorbită de populația pe care legiunile romane au găsit-o în Dacia era oare mult diferită de latină? S-a remarcat pe Columna lui Traian, că în scena în care Dacii cer pace împăratului, i se adresează direct, fără interpret. Limba dacă era oare (destul de bine) înțeleasă de Romani? Ipoteza nu mi se pare întru totul absurdă.

Romanizarea Daciei - unul din aspectele particulare ale temei simpozionului nostru - s-a desăvârșit într-un timp record. Acest proces rapid ar putea fi explicat printr-o înrudire lingvistică foarte strânsă între dacă și latină.

Baza majorității cuvintelor romane din lexicul fundamental românesc a fost regăsită în latină și putem număra azi câteva zeci de cuvinte românești provenite din tracă, dintre care câteva sunt esențiale: *băiat*, *bucurie*, *copil*, *mal*, *mare*, *mic* etc. Dar în lexicul românesc de origine latină există desigur cuvinte care aveau o formă și un sens asemănător sau identic în tracă, și desigur tocmai această afinitate le-a permis conservarea până în zilele noastre.

Se știe că în Italia antică existau mai multe zone locuite de Iliri; dacă admitem ideea unității lingvistice traco-ilire, ajungem la concluzia că strânsa înrudire postulată între dacă și latină se explică prin contactele importante și foarte vechi (cu câteva secole înainte de sosirea Romanilor în peninsula Haemus) - contacte și influențe reciproce între diferitele limbi vorbite în Italia.

Astfel se și explică că înrudirea fundamentală dintre latină și dacă, datorită unei origini comune euro-indiene, a fost întărită și cele două limbi au devenit foarte asemănătoare.

Fiindcă tocmai am amintit de euro-indiană, dați-mi voie să subliniez, din acest punct de vedere, importanța excepțională a studiilor de tracologie. Într-adevăr, există serioase motive în sprijinul tezei că patria primitivă și centrul inițial de unde s-au răspândit triburile ce vorbeau euro-indiana comună, se găsea în însuși leagănul civilizației trace. Autohtonitatea triburilor euro-indiene în România și în Bulgaria e semnificativă nu numai pentru cei ce se ocupă de problemele etnogenezei, dar și pentru lingviștii ce reconstruiesc euro-indiana și liniile generale ale istoriei ei. *Traca continua euro-indiana așa cum italiana continuă latina*. Mi se pare foarte logic să scot în evidență importanța deosebită a limbii trace pentru reconstrucția euro-indienei presupunând o mai mare asemănare între aceste două limbi, decât între euro-indiană și oricare altă limbă care se trage din ea.

În această privință, arheologii și istoricii s-au pronunțat mai categoric decât lingviștii. Marele maestru al arheologiei române, Vasile Pârvan scria încă din 1924 că "originile italice, celtice, grece și asianice ale mileniului III și II î.e.n. trebuiesc căutate în *Europa dunăreană*." În lucrarea *Prehistoric Migration in Europe* (Oslo, 1950), V. Gordon Childe susținea că centrul principal al formării și expansiunii euro-indienei comune trebuie plasat la nord și la sud de Dunăre.

Materia de care mă ocup e foarte delicată și poate duce la tot felul de ipoteze divergente. A vorbi de o asemănare mare între dacă și latină, a susține existența unei unități traco-ilirice, incluzând aici și etrusca, iată o serie de idei care ar putea să irite pe filologii tradiționaliști, fideli unor concepții învechite și perimate, prejudecăți și dogme. Atitudinea lor se explică atât prin rigiditatea și fixitatea unei anumite tradiții gramaticale bine încetățenite în mediile universitare și academice, cât și prin numărul prea limitat de cercetători care se ocupă în diverse țări de studiul tracologiei. Un mare lingvist, John Chadwick, care a devenit repede celebru datorită descifrării inscripțiilor cretane în "linear B", spunea că savanții acceptă schimbările revoluționare numai după un examen foarte atent, și chiar atunci unii dintre ei rămân încă recalitrânți.

Ceea ce vă propun în primul rând - ceea ce a sugerat Fundației Europene Drăgan ideea acestei întâlniri - nu e să declanșăm, acum și aici o revoluție antidogmatică, ci să-i discutăm oportunitatea și să pregătim împreună un exploziv care să arunce în aer unele vechi prejudecăți, preparând astfel terenul lingvisticii tracologice pentru viitoarele cercetări.

Manifestarea noastră se înscrie printre inițiativele care au ca scop accelerarea ritmului cercetărilor tracologice și găsirea de noi drumuri mai sugestive și mai eficace. Succesul primului Congres Internațional de Tracologie (pentru care țin să-l felicit pe președintele său, D. Vladimir Gheorghiev, raportorul general al simpozionului nostru) ca și perspectivele deschise de cel de al doilea Congres (București, 1976), ne fac să ne gândim plini de optimism la cel de al treilea Congres, prevăzut pentru 1980.

Înainte de a încheia intervenția mea vreau să mai fac o observație generală. Pentru a evita o eventuală neînțelegere, țin să precizez că sunt de acord cu cei care ne învață că studiul detaliat al faptelor de limbă impune prudență și distincții. În domeniul nostru s-au înregistrat progrese incontes-

tabile în ceea ce privește diferențele între tracă și iliră, între traca propriuzisă și frigiană, etc. Grupul lingvistic trac nu era și nici nu putea să fie monolit. Pe de altă parte munca minuțioasă de interpretare a documentelor antice în tracă, etruscă, etc. continuă, ea adăugând la cunoștințele căpătate mai mult ipoteze decât certitudini. E natural ca toate aceste cercetări să provoace reacții și concluzii diferite și să ducă la propunerea de explicații adesea inconciliabile. Pericolul care amenință această tendință centrifugă este deosebit de mare. În toate științele există adepți ai metodei divergente, care au pasiunea contradicțiilor, a contra-exemplelor și care văd peste tot diferențe. Mă refer în cazul de față la savanții preocupați să demonstreze cât de mari sunt contrastele între limbile, care, după părerea mea, fac parte din grupul trac și care-mi vor răspunde că orice încercare de a le găsi o unitate, chiar aproximativă, este sortită eșecului. Există, pe de altă parte, adepții metodei convergente. Aceștia încearcă să descopere unitatea care stă la baza diversității și (referitor la discuția noastră) să deducă și să formuleze un numitor comun al unei vaste arii heterogloate. După părerea mea, căutarea acestui numitor comun, atât pe planul civilizației și culturii trace - pusă în umbră de evoluția popoarelor europene - cât și în ceea ce privește instrumentul de comunicare lingvistică, este destinat să dea rezultate pozitive. Mă declar un adept convins al metodei convergente și sunt sigur de superioritatea și utilitatea ei pe toate planurile. Acest lucru nu trebuie să ducă la ignorarea sau subestimarea diferențelor, ci la recunoașterea avantajelor care decurg din sinteze vaste, unificatoare și *vice versa* a dezavantajului de a nu vedea pădurea din cauza copacilor. Iată spiritul în care Fundația Europeană Drăgan a conceput această întâlnire și care stă la baza tuturor acțiunilor sale. Obiectivul său esențial este unificarea Europei, promovarea unei înțelegeri mai solide și eficace și a unei cooperări mai active între națiunile europene; toate inițiativele sale își propun să dezvolte ceea ce unește pe Europeni, ceea ce poate cimenta unitatea lor, ceea ce reprezintă *convergențele*. Și dacă noi ne ocupăm de tracologie, și de istorie în general, o facem printre altele ca să descoperim premisele și rațiunile trecute, în vederea unificării viitoare. Astfel de premise și rațiuni sunt pentru o mare parte din continentul nostru, civilizația și cultura Tracilor, cele mai vechi din Europa, din care Grecii și Romanii s-au inspirat în mare măsură. Să nu uităm că pe pământul trac - la Tărtăria pe Mureș - s-au descoperit în 1961, urmele unei scrieri din mileniul al III-lea.

Una din cauzele care explică *întârzierea construirii unei Europe unite este desigur existența barierelor lingvistice accentuate de sistemele de scriere atât de diferite*. Dacă existența unor limbi diferite este un fapt obiectiv inevitabil, *utilizarea de alfabet diferite* este, după părerea mea, o absurditate care, cu toate justificările istorice, sentimentale, etc., ar putea fi suprimată într-o zi când popoarele europene vor fi unite. (Iată tema unei viitoare întâlniri internaționale!). Gândindu-ne la aceste bariere lingvistice actuale și la efectele lor negative, ne îngăduim să evocăm cu nostalgie acea îndepărtată unitate lingvistică originală, pe care am ales-o drept temă a întâlnirii noastre.

Mulțumindu-vă încă odată că ați răspuns invitației noastre, declar deschise lucrările Simpozionului internațional de Tracologie și vă urez succes.

N.R. Incepând cu acest număr, revista noastră va publica pe rând, în traducere românească, o seamă de comunicări prezentate la Simpozionul de tracologie organizat de Fundația Europeană Drăgan la Roma (14-17 noiembrie 1977). Informăm pe cititorii noștri că "Actele" simpozionului, cuprinzând toate comunicările (în versiunea originală, franceză sau italiană), precum și o sinteză a discuțiilor ce le-au urmat vor fi publicate într-un volum aparte, ce urmează să apară în vara acestui an.



I Daci chiedono la pace all'imperatore Traiano senza l'aiuto dell'interprete (Bassorilievo della Colonna Traiana). Comprendevano forse, i Romani, anche se sommariamente, la lingua dacica?

## Un simposio culturale su «I Traci e l'Europa»

Le barriere linguistiche, che sono tra le cause del ritardo dell'unità europea, non possono non far pensare con nostalgia all'unità linguistica originaria degli indo-europei

ROMA, 10  
Anticamente, nel vasto spazio sub carpatico-danubiano, ovvero in quello che viene definito «spazio traco», si parlava un solo linguaggio o le tribù colà stanziatesi si esprimevano ciascuna con un proprio idioma, anche se rudimentale? La risposta a tale domanda sembra di esclusivo interesse storico-linguistico, quindi privo di qualsiasi conseguenza pratica. Essa, invece, ha in sé le premesse di positivi sviluppi, soprattutto di carattere psicologico, per l'Europa. Se, infatti, si può dimostrare che una

propongo — ha detto il prof. Drăgan — l'ipotesi di un gruppo di lingue e di dialetti assai prossimi, che chiamerò «gruppo linguistico traco», di cui facevano parte la lingua degli antichi abitatori dell'Odryssia (l'attuale Bulgaria), cioè i Traci nel senso più stretto del termine, la lingua dei Geto-Daci, quelle dei Troiani, dei Frigi, dei Mysieni e di altre popolazioni dell'Asia Minore. Voglio includere, in questo elenco, l'illirico e accettare volentieri la conclusione dello

i motivi antichi della futura unificazione europea ha aggiunto che tra tali premesse e motivi vi sono la civilizzazione e la cultura dei Traci, le più antiche d'Europa e alle quali quelle dei Greci e dei Romani sono debitrice in una misura che solo ora si incomincia a intravedere. Non bisogna dimenticare, infatti, che in Tracia (e precisamente a Tartaria) sono state ritrovate nel 1961, le vestigia d'uno scritto risalente al 111

Din: L'OSSERVATORE ROMANO, 11 dicembre 1977

## ORIGINEA TRACĂ A MACEDONENILOR PREROMANI

de N.P. Vaidomir

(continuare)

Nu numai că numele este foarte probabil trac, dar această probabilitate este întărită și de faptul că noi am constatat că, din punct de vedere istoric, regiunea de azi a Veriei a fost locuită în antichitate de Traci.

Ba, mai mult, însăși Marea enciclopedie greacă recunoaște că *“primii locuitori ai Veriei erau Frigii, un grup al Tracilor”*.

În epoca tracică mai găsim și alte localități cu numele de Veria, tot în regiuni tracice. Una în Rumelia răsăriteană, alta în Moesia inferioară (Dobrogea), pe Dunăre, azi Peceneaga.

Astăzi găsim un sat cu numele de Veria, în Peloponez, jud. Laconia, întemeiat de Românii coborâți din Veria macedoneană.

Veria are un bogat trecut istoric.

La 168 î. Hr., prin învingerea Macedonilor, Veria este cucerită de Români, făcând parte din Macedonia a III-a, cu capitala la Pella.

La anul 49 î. Hr., Pompei, în luptă cu Cezar, își așează tabăra sa la Veria, înainte de lupta de la Farsala.

După distrugerea Pellei, Veria devine capitală în locul ei.

Prin împărțirea lui Constantin cel Mare, Veria face parte din Macedonia întâi, cu capitala la Salonic, și rămâne așa până în sec. X.

Face parte un moment din Imperiul românesc al Asăneștilor, apoi la 1204 este cucerită de cruciații celei de a patra cruciate.

Trece sub Turci, apoi sub Greci.

Veria tracă din antichitate a suferit procesul de romanizare, care i-a permis să devină românească.

Nu numai că Veria este azi un oraș curat românesc, dar Verienii, precum am spus, au o puternică conștiință românească, care le face cinste.

SERES

Azi oraș, pe stânga fluviului Strimon, capitala județului cu același nume, - apare pentru prima oară în sec. V î. Hr., ca centrul principal al națiunii tracice a Sirilor sau Siropeonilor.

Acest nume cuprinde în el rădăcina tracă *-ser* (sara), care înseamnă apă și curs de apă.

Epoca întemeierii nu se cunoaște precis, în orice caz ea cade înainte de sec. V în. Hr., când istoricul Herodot amintește acest oraș ca peonic și locuit de Siropeonii Traci până în 496 în. Hr., când Darius îi cucerește și ia de-acolo și-i colonizează în Asia Mică.

Locurile lor ar fi fost ocupate de alți Traci, anume Odomanții.

Tocmai pentru aceasta, numele orașului Sirilor s-a păstrat mai departe.

În sec. VII, Seres face parte din plasa a VII-a a Imperiului Roman de Răsărit, fiind unul din principalele orașe ale Macedoniei.

Este, pe rând, cucerit de Bulgari, Sârbi, Turci, iar astăzi de Greci. Are un număr însemnat de Români.

## XANTI

Azi oraș în Tracia grecească, județul Rodope, pe râul Nestus, iar în antichitate oraș al unui trib trac, numit Xantii. Numele cuprinde în el sufixul trac *-ti*.

Strabon amintește de un oraș trac *Xantia*, ale cărui urme nu s-au găsit.

Orașul acesta are azi un număr important de Români.

## PELLA

Oraș principal, a fost capitala Macedoniei, sub regele Arhelau (413-399).

După cucerirea romană, Pella devine capitala Macedoniei a III-a.

Iulius Cezar o transformă în colonie romană, ceea ce înseamnă că, în acea vreme, populația autohtonă se romanizase.

Pella este amintită, pentru ultima oară în istorie, în sec. X, deci în secolul când Români sud-balcanici apar frecvent în cronicile bizantine.

Nu se știe când și de cine a fost distrusă, iar în ce privește locul acestui oraș, domină părerea că ar fi satul Aghia Apostolia (Sf. Apostoli) unde s-au găsit și urme arheologice.

Un orașel cu numele Pella, în județul cu același nume din Macedonia, perpetuează amintirea vechei capitale macedonene.

## FILIPPI

Este orașul trac Crinide, care - cucerit de regele macedonean Filip al II-lea, la anul 358 în. Hr. - ia numele acestuia.

Sub Romani, devine capitala uneia din cele patru provincii ale Macedoniei.

La anul 46 în. Hr., adică după 104 ani de la cucerirea romană, orașul Filippi este ridicat la rangul de colonie romană sub numele de "Augusta Iulia Victrix Filippensium", cu drept de a bate monetă cu inscripții latine.

Aici predică Sf. Apostol Pavel, organizând prima biserică creștină din Europa.

Pe la anul 107 se constată la Filippi un episcop cu nume roman de Vitaliu.

Orașul înflorește până la finele sec. XV, când dispare, iar numele lui se păstrează pe drumul dintre Cavalla și Drama.

## PIDNA

A fost oraș principal al Pierie tracice, care s-a păstrat, cu acest nume, din epoca tracă până în evul mediu.

Nu se știe când a fost întemeiat, dar a fost orașul Pierilor traci.

A intrat sub autoritatea macedoneană, în timpul regelui Perdica (729-678).



Regele Alexandru I (498-479) a mutat capitala statului macedonean la Pidna, însă Arhelau (413-399) o părăsește din cauza deselor ciocniri, care aveau loc între Macedoneni și Greci, pentru acest oraș; ieșirea la mare a statului macedonean nefiind privită cu ochi buni de coloniștii greci de pe țărmuri.

Tot din aceeași cauză, orașul Pidna, prin anii 410-409, este mutat cam pe locul unde este azi Kitros, pentru că oferea mai bune posibilități de apărare.

După Arhelau, care ia capitala de aici, Pidnenii profită de certurile interne din Macedonia și revin la vechea Pidna.

Filip al II-lea recucerește Pidna la 357 și face din ea un oraș puternic.

Azi cu acest nume, avem un sat în plasa Pieriei, vechea provincie tracă.

*In concluzie, constatăm că prezența toponimiei tracice în Macedonia, - încă din epoca preromană, oricât de redusă ar fi ca număr, și continuitatea ei în epoca romană, și*

*după aceea, până în zilele noastre, - dovedește, nu numai traiul neamurilor tracice în Macedonia, dar și continuitatea lor din epoca tracă, prin epoca romană până astăzi.*

Este de la sine înțeles că o toponimie nu poate supraviețui milenii întregi, și încă prin epoci turburi, fără ca să existe elementul stabil, permanent, care să o transmită, și care, în acest caz, este elementul etnic autohton.

Perpetuarea până azi a acestor toponimice tracice în regiunile, ieri tracice, iar azi românești, dovedește că elementul etnic autohton a rămas în fondaceiași, indiferent de transformările prin care a trecut.

Și că deci Românii macedoneni, în regiunile și în vocabularul cărora există aceste toponimice, - ca unii cari nu s-au depărtat de acele localități și mai ales de marile cursuri de ape și de lanțurile de munți, - reprezintă elementul autohton trac, romanizat.

Și numai prin elementul traco-roman, celelalte elemente etnice, pe care soarta le-a adus ulterior pe aceleași meleaguri - au ajuns să cunoască aceste toponimice, - cărora au căutat apoi să le dea etimologii tendențioase, spre a stabili o legătură veche a lor cu acele teritorii.

(va urma)

## RESUME

Après avoir discuté l'histoire des villes (thracées et ensuite macédoniennes) de Veria, Seres, Xanti, Philippi et Pidna, l'auteur formule ses conclusions à propos de la toponymie thrace en Macédoine: sa continuité pendant l'époque romaine et jusqu'à nos jours prouve la continuité du peuple thrace dans cette zone. Par conséquent les Roumains macédoniens, qui ont fidèlement gardé ces toponymes, représentent l'élément ethnique thrace romanisé.

# ARHEOLOGIE

## DESCOPERIRI ARHEOLOGICE IN COMUNA MAGURA-BACAU

Cercetările de suprafață pe care le-am întreprins în anii 1969-1977 pe teritoriul com. Măgura, județul Bacău, cu elevii Școlii generale nr. 2, membri ai cenaclului de istorie, au dus la descoperirea unei noi așezări aparținând populației daco-carpatică.

Comuna se află la vest de municipiul Bacău, pe una din terasele înalte ale râului Bistrița. Încă din 1902, Grigore Tocilescu semnalează descoperirea în 1901 a unor monede romane, în satul Călugăra Mare (numele vechi al localității) (1).

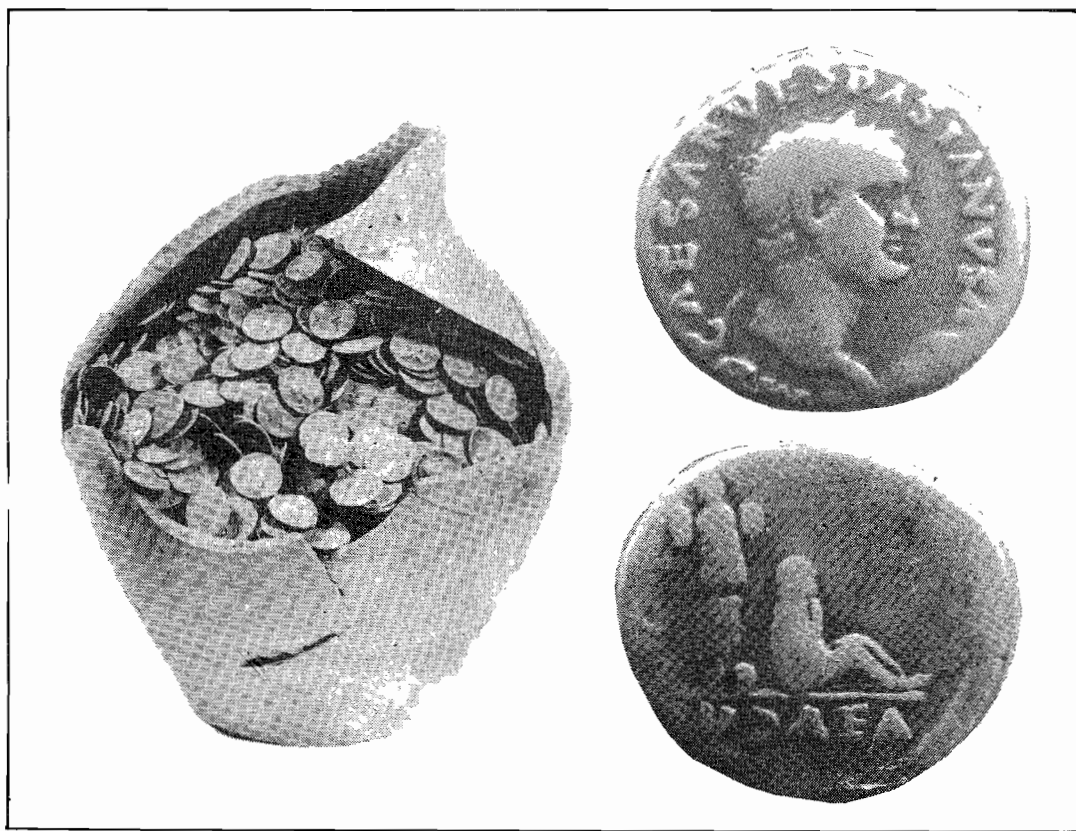
În 1959-1960 s-au făcut săpături sistematice în punctul "Dealul Pichiului" de către Muzeul de istorie și artă Bacău, scoțându-se la iveală dovezi de cultură materială din epoca bronzului (Cultura Monteoru) și din faza mai veche a culturii carpice, asemănătoare celor de la Poiana Dulcești Târpești-Neamț, Piatra Neamț - Lutărie (2). Tot aici s-a descoperit o monedă romană de la Antoninus Pius (3).

În apropierea așezării, la o distanță de circa un kilometru, în punctul "Dealul Bisericii" s-a descoperit (după cum mă informează Viorel Căpitanu) și o necropolă carpatică contemporană cu cele două așezări din sat.

În vatra satului Măgura am identificat pe o suprafață de circa 4 km pătrați, pe solul proaspăt arat, importante materiale arheologice, printre care un topor din bronz celt de tip transilvănean (variantea răsăriteană), un topor din fier de tradiție La Tène, un vârf de suliță lustruitoare, mai multe fusaiole etc., precum și ceramică carpică din sec. II e.n., lucrată cu mâna și la roată, de culoare cenușie și cărămizie, decorată cu linii vălurite și incizate. Ceramica lucrată cu mâna este decorată cu brâie alveolare. Ca forme de vase tipice pentru epoca carpică distingem: fructiere, cupe cu două torți, oale, căni, cățui, castroane și vase de provizie. S-au găsit și fragmente de ceramică de import de factură superioară, între care menționăm farfurii, platouri și amfore etc.

Cele mai multe materiale au fost identificate la punctul "Șipote". Aici, în primăvara anului 1976, în urma desfășurării solului de arătură adâncă a tractorului am descoperit la o adâncime de 40-50 cm un valoros tezaur de denari romani imperiali, depozitat într-un vas de culoare cenușie (2.830 de monede de argint, în greutate de 9,6 kg). Monedele poartă efiigiile împăraților romani Augustus, Nero, Galba, Otho, Vitelius, Vespasianus, Titus, Domitianus, Traianus, Hadrianus, Antoninus Pius, Marcus Aurelius, Commodus, Septimius Severus.

Tezaurul are o importanță deosebită fiind unul din cele mai mari tezaure de acest fel descoperite în Moldova și printre cele mai bogate din țară. El atestă legăturile economice ale populației daco-carpatică din Mol-



dova cu populația imperiului roman în sec. I-II e.n., legături care au favorizat în mod deosebit procesul romanizării pe acest teritoriu.

Pe locul unde s-a găsit acest tezaur, pe o secțiune de  $30 \times 2$  m, Muzeul de istorie și artă Bacău, cu participarea efectivă a elevilor școlii, a făcut săpături arheologice sistematice. Astfel, s-a identificat așezarea care aparține populației carpice din sec. II e.n. Materialul de aici e identic cu cel din așezarea din "Dealul Pichiului"; el își găsește analogii în toate așezările carpice de pe teritoriul Moldovei (4) și demonstrează adânci legături cu populația autohtonă din sec. I î.e.n. - sec. I e.n..

Toate aceste descoperiri atestă prezența masivă a populației autohtone care a creat pe aceste meleaguri cea mai frumoasă cultură de tradiție La Tène, geto-dacică, și care pe drept cuvânt este atribuită Carpilor.

prof. Dumitru Tătaru  
Școala generală nr. 2 Măgura  
Bacău

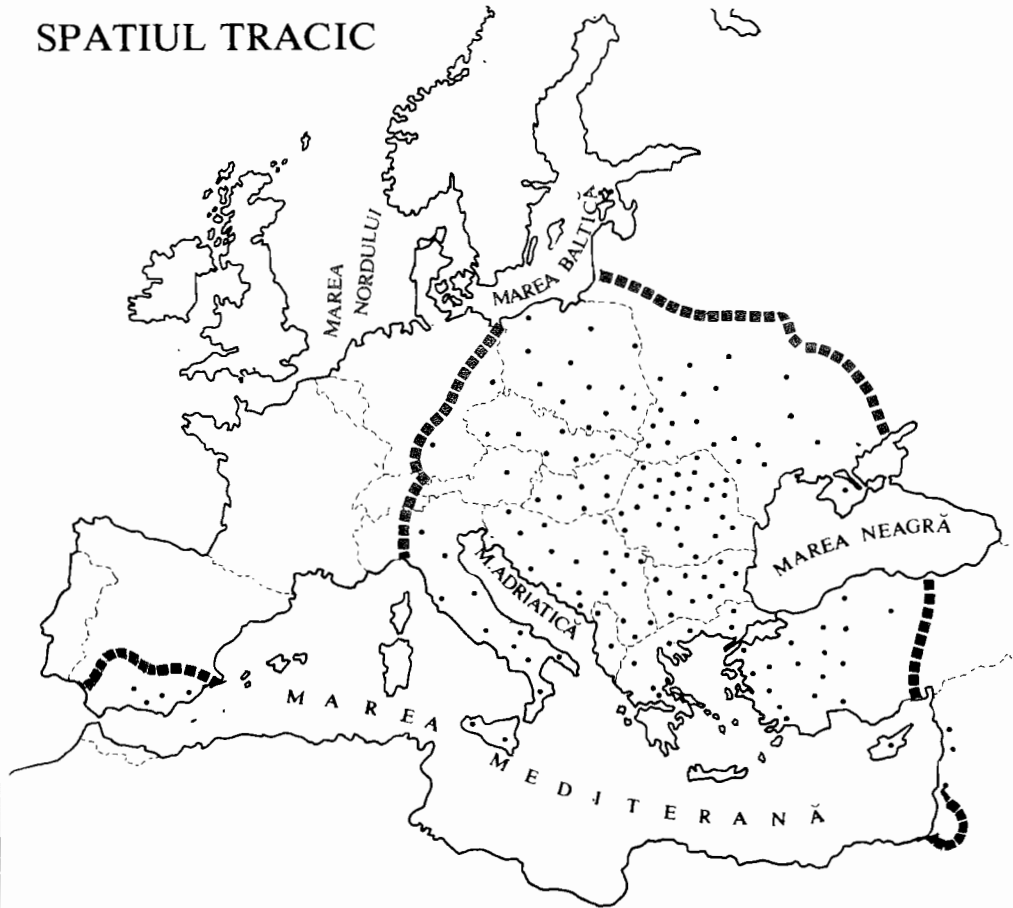
1. Bucur Mitrea, *Descoperiri recente și mai vechi de monede antice și bizantine în R.S.R.* în SCIV, tom. 22, 1971, nr. 1, p.126.

2. Gh. Bichir, *Cultura carpică*, Ed. Academiei R.S.R., București, 1973, p.149.

3. Viorel Căpitanu, *Descoperiri de monede antice și bizantine în Carpica IV*, 1971, p. 288.

4. Gh. Bichir, *Op. cit.*

## SPATIUL TRACIC



Tracii sunt neamul cel mai numeros si mai răsândit din lume,  
după cel al Indienilor (Herodot)

## sumar

<i>Alf Lombard:</i> Les destinées du latin à l'Est	1
<i>J.C. Drăgan:</i> Unitatea lingvistică tracă	5
<i>N.P. Vodomir:</i> Originea tracă a Macedonenilor preromani	11
<i>D. Tătaru:</i> Descoperiri arheologice în comuna Măgura-Bacău	14

Anul IV - Nr.41

Editrice Nagard Srl - Foro Traiano 1/A Roma  
Direttore responsabile: Sabino d'Acunto  
Direzione e redazione: Foro Traiano 1/A Roma - tel.(06) 679.77.85  
Reg.Trib.Roma n.16966 del 15.10.1977 (già n.1861 del 15.2.1951)  
Rivista mensile - Sped. Abb.postale gruppo terzo (70%)  
Centro Stampa Butangas - Milano via Larga, 11